

Pascal déconstructeur ?

Le sens du titre apparaîtra au cours de l'exposé et l'on répondra à la question en conclusion. On va commencer par lire ces propos de Pierre Bourdieu :

- « J'avais pris l'habitude, depuis longtemps, lorsqu'on me posait la question, généralement mal intentionnée, de mes rapports avec Marx, de répondre qu'à tout prendre, et s'il fallait à tout prix s'affilier, je me dirais plutôt pascalien : je pensais notamment à ce qui concerne le pouvoir symbolique, côté par où l'affinité apparaît le mieux, et à d'autres aspects de l'oeuvre, moins aperçus, comme la révocation de l'ambition du fondement. Mais surtout, j'avais toujours su gré à Pascal, tel que je l'entendais, de sa sollicitude, dénuée de toute naïveté populiste, pour le « commun des hommes » et les « opinions du peuple saines » ; et aussi de sa volonté, qui en est indissociable, de chercher toujours « la raison des effets », la raison d'être des conduites humaines en apparence les plus inconséquentes ou les plus dérisoires – comme « courir tout le jous après un lièvre » -, au lieu de s'en indigner ou de s'en moquer, à la manière des « demi-habiles », toujours prêts à « faire les philosophes » et à tenter d'étonner par leurs étonnements hors du commun à propos de la vanité des opinions de sens commun » (Méditations pascaliennes, Points essais, p. 10).

Si Bourdieu peut ainsi invoquer Pascal, c'est qu'il retient chez ce dernier une démarche qui s'apparente à ce qu'aujourd'hui on appelle « déconstruction ». Si l'on a mis un point d'interrogation, c'est qu'on se demandera si les deux démarches, celle de Pascal et celle des « déconstructeurs » (à supposer qu'on puisse les rassembler tous sous ce terme) sont identiques.

Nous allons nous attarder sur trois expressions, « la révocation de l'ambition du fondement », « la raison des effets », « les opinions du peuple saines ».

- I **La révocation de l'ambition du fondement, le fondement mystique de l'autorité.**

Cette formule renvoie plus spécialement à certaines des pensées rassemblées, par L. Brunsvicg, dans le chapitre « La justice et la raison des effets », et plus notamment à la Pensée 294B.

- « La coutume fait toute l'équité, par cette seule raison qu'elle est reçue ; c'est le fondement mystique de son autorité. Qui la ramène à son principe l'anéantit » (Pensée 294B).

Cette expression se trouve chez Montaigne, que Pascal a lu avec attention. On peut penser que le titre projeté des Pensées « Apologie de la religion chrétienne » fait écho au titre du chapitre XII du livre II des Essais : Apologie de Raymond Sebond.

- « les lois se maintiennent en crédit, non parce qu'elles sont justes, mais parce qu'elles sont lois. C'est le fondement mystique de leur autorité ; elles n'en ont point d'autre » (Essais, III, 13).

→ « Fondement mystique de l'autorité », de quoi est-il question ?

- « mystique » a ici le sens de « caché ».

- « autorité » : l'autorité est ce qui « autorise » une pratique, qui suppose un certain pouvoir. Dans le vocabulaire de la philosophie politique, on distingue le « pouvoir » et la « souveraineté » comme ce qui exerce et ce qui autorise. Cela part de l'idée que tout pouvoir chez les hommes a besoin de se justifier. « Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage ».-→ Il faut donner une raison, ici la rage, qui légitime l'action qui implique une domination sur autrui, ou une forme de violence. La pratique, surtout si elle implique une contrainte, se fait « au nom de ».

Dans le domaine politique, l'autorité a pris des formes différentes :

- Antiquité gréco-romaine : ce sera la nature.

- Tradition biblique : l'autorité est transcendante. Les Tables de la Loi sont données à Moïse par Yahvé, chez saint Paul, on trouve la formule « tout pouvoir vient de Dieu ». A noter que le terme important est « vient », c'est-à-dire que Dieu est la source du pouvoir, non l'agent (du moins pas directement), l'auteur, non l'acteur (cf. Hobbes). Ce qui laisse entière la question de la nature de l'agent, prêtres ou princes ?

- Temps modernes : l'autorité sera l'individu (Hobbes), ou le peuple (Rousseau). Ou encore la « nation ».

Cette question sera au coeur d'un conflit qui agita l'Europe, du moins la « Chrétienté, durant tout le Moyen-Age : qui est le chef de la chrétienté, l'Empereur du saint Empire romain germanique, héritier de l'Empire romain où l'Empereur était aussi « pontifex », - Constantin ayant simplement repris cette fonction attribuée aux empereurs païens, - ou le pape, héritier de saint Pierre ?

On doit au pape Gélase I^o la formulation d'un arrangement entre le pouvoir temporel (exercice) et l'autorité spirituelle (source) :

- « Il y a deux principes, Empereur Auguste, par qui ce monde est régi au premier chef : l'autorité sacrée des pontifes et la puissance royale, et des deux, c'est la charge des prêtres qui est la plus lourde, car devant le tribunal de Dieu ils rendront compte même pour les rois des hommes. Vous savez en effet, Fils très clément, que, bien que vous régniez sur le genre humain, vous courbez avec dévotion la tête devant ceux qui président aux choses divines, et que vous attendez d'eux les moyens de notre salut » (*Lettre à l'Empereur*, 494).

L'autorité doit être l'objet d'un relatif consensus pour que chacun, notamment celui sur qui s'exerce le pouvoir, en reconnaisse la légitimité. Consensus qui disparaîtra aux débuts des Temps Modernes, d'où la nécessité de trouver un nouveau fondement, ce qui sera la tâche théorique des philosophes politiques (Bodin, Grotius, Hobbes, Locke, Rousseau...).

Ce que montre admirablement La Fontaine dans *Le loup et l'agneau* : Pour manger l'agneau, le loup a besoin de se justifier : « Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?...Tu la troubles... je sais que de moi tu médis l'an passé... si ce n'est toi, c'est donc ton frère... c'est donc quelqu'un des tiens ; car vous ne m'épargnez guère, vous, vos bergers, et vos chiens ». Le loup cherche désespérément un argument que l'agneau pourrait reconnaître le bien-fondé (à noter la portée différente du dernier argument).

Ce que dit aussi Pascal :

- « Il est juste que ce qui est juste soit suivi, il est nécessaire que ce qui est le plus fort soit suivi. La justice sans la force est impuissante ; la force sans la justice est tyrannique. La justice sans force est contredite, parce qu'il y a toujours des méchants ; la force sans la justice est accusée . Il faut donc mettre ensemble la justice et la force ; et pour cela faire que ce qui est juste soit fort, ou que ce qui est fort soit juste.

La justice est sujette à dispute, la force est très reconnaissable et sans dispute. Ainsi on n'a pu donner la force à la justice, parce que la force a contredit la justice et a dit qu'elle était injuste, et a dit que c'était elle qui était juste. Et ainsi ne pouvant faire que ce qui est juste fût fort, on a fait que ce qui est fort fût juste. (298B).

Le fondement mystique de l'autorité est ici présent dans la dernière phrase, où le même mot « fût » n'a pas le même sens, créant ainsi une symétrie illusoire.

Pourquoi « mystique » ? le « fondement « véritable est la force aidée de l'imagination », mais le fondement apparent est celui d'un accord entre la force et la justice. La dimension « mystique » est dans le « fût » qui cache un « se fait passer pour »

L'anthropologie sous-jacente consiste à reprendre la formule aristotélicienne, selon laquelle l'homme est un animal doté de la parole, sauf qu'ici la parole est, comme chez Hobbes, « trompette de sédition ».

La force crée une situation conflictuelle (Hobbes : « guerre de chacun contre chacun ») et instable.

- « Figurons-nous donc que nous les (hommes) voyons commençant à se former. Il est sans doute qu'ils se battront jusqu'à ce que la plus forte partie opprime la plus faible, et qu'enfin il y ait un parti dominant. Mais quand cela est une fois déterminé, alors les maîtres, qui ne veulent pas que la guerre continue, ordonnent que la force qui est entre leurs mains succédera comme il leur plaît ; les uns la remettent à l'élection des peuples, les autres à la succession de naissance, etc.

Et c'est là où l'imagination commence à jouer son rôle. Jusque-là le pouvoir force le fait : ici c'est la force qui se tient par l'imagination en un certain parti, en France des gentilshommes, en Suisse des roturiers, etc.

Ces cordes qui attachent donc le respect à tel ou tel en particulier, sont des cordes d'imagination. » (304B).

Une situation de domination, si elle est avantageuse pour le « dominant » est néanmoins dispendieuse en efforts et donc précaire. s'il veut maintenir sa domination, le « parti dominant » doit user d'un autre moyen que la force pour maintenir sa domination.

Idée présente aussi chez Rousseau pour qui :

- « Le plus fort n'est jamais assez fort pour être toujours le maître, s'il ne transforme sa force en droit et l'obéissance en devoir » (*Du Contrat Social*, I, III).

Avec une différence essentielle cependant : chez Rousseau , le contrat social, qui fait passer de l'état de nature à l'état de droit, produit un « changement très remarquable ».

- « Ce passage de l'état de nature à l'état civil produit dans l'homme un changement très remarquable, en substituant dans sa conduite la justice à l'instinct, et donnant à ses actions la moralité qui leur manquait auparavant » (*Du Contrat Social*, I, VIII).

Chez Pascal, le changement est peut-être aussi « très remarquable » mais il est le fait de l'imagination, des « cordes d'imagination », le « pouvoir des mots » remplaçant le « pouvoir des armes », pour maintenir la relation de domination. Et ce changement n'est pas un « contrat » au sens du « contrat social ». Il s'apparente au « mauvais contrat » du *Discours sur l'inégalité* (« Unissons-nous... »).

- « On a fondé et tiré de la concupiscence des règles admirables de police, de morale, de justice ; mais dans le fond, ce vilain fond de l'homme, ce *figmentum malum*, n'est que couvert, il n'est pas ôté » (453B).

Conséquence : la justice, le droit, la moralité sont à considérer sous l'angle de l'imagination plutôt que de la raison.

Les raisons avancées pour justifier la domination sont des faits d'imagination. Ce qui pour les hommes qui ne reconnaissent que la raison pour autorité contribuerait à délégitimer le pouvoir en place.

. Comme le disait Montaigne, « les lois se maintiennent en crédit, non parce qu'elles sont justes, mais parce qu'elles sont lois ». La justice est une affaire de « crédit », c'est-à-dire de croyance qui fait passer du fait (« les lois ») pour du droit (« justice »).

- C'est ainsi que dans la proposition « on a fait que ce qui est fort fût juste », « fût » a le sens de « se fait passer pour », « se présente comme juste », si possible auprès des dominés aussi bien qu'auprès des maîtres.

Jusqu'à-là, Pascal est proche des « déconstructionnistes » pour qui les arguments qui empruntent au registre de la nature servent à légitimer des relations de domination, relations non pas naturelles mais construites par les hommes. D'où la conclusion pratique souvent avancée : il est possible de remplacer cette situation de domination par une relation qui ne le serait pas. Il faut abandonner les pratiques qui reposent sur des préjugés, des « stéréotypes ».

Mais Pascal ne tire la même conclusion que les « déconstructionnistes/

Dans l'affirmation de Pascal, « qui la ramène à son principe l'anéantit ». il faut s'entendre sur le sens de « l'anéantit » !

- Deux interprétations possibles :

- Les lois, les coutumes sont des effets d'imagination, elles n'ont donc aucune légitimité, et l'on peut les remplacer, par exemple les « gentilshommes » par les « roturiers ». L'anéantissement de la raison invoquée autorise l'anéantissement de la coutume, de l'institution. Position habituelle des « déconstructionnistes ».

- Aucune coutume n'est plus rationnelle qu'une autre, la question porte sur l'intérêt à changer de coutume. Que la raison invoquée soit anéantie autorise-t-il à remplacer la coutume, l'institution en place par une autre ? La position de Pascal aboutira plutôt à une réponse négative. L'anéantissement de la raison n'invalide par pour autant la pratique qui se justifiait par cette « raison imaginaire ».

Et cela d'autant plus qu'une condition pour que le discours légitimant soit crédible est que le « dominé » tire lui aussi un bénéfice réel de cette situation. Ce bénéfice étant ici la paix.

D'où la question : après avoir dévoilé le « fondement mystique » de l'autorité, comment Pascal peut-il légitimer des pratiques qui reposent sur un fondement imaginaire ?

S'agissant des rapports entre la raison et la folie, Pascal s'inscrit dans une tradition commencée par Erasme et Montaigne (cf. l'an dernier). Ils ont en commun une conception « modeste » de la raison, notamment sur le plan politique.

- Erasme :

- « Parmi les mortels les plus éloignés du bonheur sont ceux qui cherchent la sagesse, doublement fous en ce que, nés hommes, oublieux de leur condition, ils prétendent à la vie des dieux immortels, et, suivant l'exemple des géants, font la guerre à la nature avec ces engins que sont les sciences » (*Eloge de la folie*) ; → vanité de la sagesse.

- « Souvent même un fou parle à propos » (Id.). → sagesse de la folie.

- Montaigne :

- « La sagesse a ses excès et n'a pas moins besoin de modération que la folie » (*Essais*, III,5).

- « Je suis ainsi fait que j'aime autant être heureux que sage » (Essais, III, 10).

- Pascal :

- « L'imagination ne peut rendre sages les fous ; mais elle les rend heureux, à l'envi de la raison qui ne peut rendre ses amis que misérables, l'une les couvrant des gloire, l'autre de honte » (82B).

A noter que pour bien comprendre la phrase, il faut considérer que ce « bonheur s'accorde avec la « misère » de l'homme dans la mesure où il fait oublier la préoccupation du salut. D'où « l'intérêt » de la raison.

Les hommes ne peuvent s'entendre sur l'idéal. d'un point de vue chrétien, il ne nous appartient pas de réaliser la « Cité céleste ». Cette idée est confirmée expérimentalement par ce qu'on a appelé « les guerres de religion » où l'on a vu les hommes s'entretuer au nom de leur idéal chrétien.

Mais ils ont des deux côtés fait la même expérience du mal, du « plus grand des maux ». d'où la conclusion qu'en tire, ainsi que d'autres, Pascal. Si l'homme, avec ses seuls pouvoirs, ne peut réaliser la Cité céleste, il peut éviter le plus grand des maux, la guerre civile. d'où le rôle « modeste » de la raison, qui « ne peut mieux faire », qui ne peut que produire une « sagesse de la terre » (453B).

Illustration :

- a) « Que l'on a bien fait de distinguer les hommes par l'extérieur, plutôt que par les qualités intérieures ! Qui passera de nous deux ? Qui cédera la place à l'autre ? Le moins habile ? Mais je suis aussi habile que lui, il faudra se battre sur cela. Il a quatre laquais, et je n'en ai qu'un : cela est visible ; il n'y a qu'à compter ; c'est à moi de céder, et je suis un sot si je le conteste. Nous voilà en paix par ce moyen, ce qui est le plus grand des biens ». (319B).

Première phrase : affirmation, thèse, d'emblée provocante. On a l'habitude d'opposer l'intérieur à l'extérieur, comme l'âme et le corps, comme l'authentique et l'apparent, qui est à la fois ce qui est visible et ce qui est trompeur. La démarche philosophique consiste à dépasser le plan des apparences.

Phrases suivantes : elles servent d'argumentation en prenant un exemple parlant dans une société où sont encore présentes des valeurs « aristocratiques » telles que l'honneur. Remarquons que l'exemple est aisément transposable dans notre présent (qui cédera la place dans un parking de supermarché?). L'habileté est une qualité réelle mais invisible si elle ne s'exerce pas. On pourrait choisir n'importe quelle autre qualité « intérieure, à cela près que celle-ci se vérifie par l'affrontement (« il faudra se battre sur cela »).

Mais si la guerre civile est « le plus grand des maux » (320B), il existe une solution pour éviter de se battre : « Il a quatre laquais, et je n'en ai qu'un ; cela est visible ; il n'y a qu'à compter ». la raison « ne peut mettre le prix aux choses » mais il existe une raison « calculante », Pascal est bien placé pour l'affirmer !

D'où la conclusion pratique : « c'est à moi de céder, et je suis un sot si je le conteste ». Pourquoi un sot ?

J'ai le choix entre :

- Penser que « je suis aussi habile que lui », pensée suscitée en moi par ma vanité. Auquel cas, je vais attendre, me battre, être vaincu, céder in fine.

- Compter, apprécier le rapport de forces, céder.

→ dans les deux cas, je cède, mais selon la première option je fais l'économie de l'attente et des coups.

Ce qui donne un sens précis à la dernière phrase : la paix, « le plus grand des biens » est en fait un « moindre mal ». la raison humaine ne peut mieux faire. Pascal développe ici l'idée selon laquelle l'homme peut vivre en société sans référence à une instance transcendante, sans la présupposition d'une moralité humaine. Une société humaine est possible sur la seule prise en compte de l'intérêt bien compris (Pensée 453B, 451B).

C'est la raison calculante, instrumentale, qui permet ce choix. « La raison a beau crier, elle ne peut mettre le prix aux choses » (82B). Mais elle sait compter, et mesurer les forces !

Mais il ne faut pas se payer de mot : la société repose sur l'intérêt, sur la cupidité !

Objections possibles :

- 1) Le rapport de forces peut changer, et celui qui aura dû céder, pourra un jour venir avec huit laquais. Cette est une paix précaire. d'où l'objection de Rousseau contre « le droit du plus fort » (C.S., I, VIII). Hobbes de son côté inclut la durée dans la définition de la paix.

- 2) On pourrait reprocher à Pascal de sacrifier l'honneur, la dignité, à la recherche de la paix. Ce serait un argument servile (Hegel). L'expérience historique montre que ceux qui choisissent le déshonneur pour éviter la guerre obtiennent souvent la guerre et le déshonneur (cf. Churchill).

A cette objection, Pascal répondrait que bien souvent le sentiment d'honneur n'est que l'expression de la vanité qui se sent outragée. Il faut aussi prendre en compte la fin poursuivie par les hommes. A la question « qui passera de nous deux ? », la réponse exige de savoir où vont l'un et l'autre. La réponse, pour Pascal, serait d'ordre religieux, mais l'on peut facilement trouver des exemples dans d'autres domaines : n'y a-t-il pas des urgences qui exigent de mettre sous le boisseau le sentiment d'honneur ?

D'où la conclusion tirée par Pascal : « On a bien fait de distinguer les hommes par l'extérieur ». Ce qui semble une aberration se révèle, du fait de la vanité humaine, une mesure raisonnable, étant entendu que « la raison ne peut mieux faire ». La paix est le plus grand des biens » (319B), du moins la guerre civile est « le plus grand des maux » (320B). telle est la « sagesse de la terre » (453B) si tant est que « Nul n'est assez fou pour préférer la guerre à la paix » (Thucydide, *Guerre du Péloponèse*).

Ce qui dit encore plus clairement la Pensée 320B :

- b) « Les choses du monde les plus déraisonnables deviennent les plus raisonnables à cause du dérèglement des hommes. Qu'y-t-il de moins raisonnable que de choisir, pour gouverner un Etat, le premier fils d'une reine ? L'on ne choisit pas pour gouverner un bateau celui des voyageurs qui est de meilleure maison. Cette loi serait ridicule et injuste ; mais parce qu'ils le sont et le seront toujours, elle devient raisonnable et juste, car qui choisira-t-on ? Le plus vertueux et le plus habile. Nous voilà incontinent aux mains, chacun prétend être ce plus vertueux et ce plus habile. Attachons donc cette qualité à quelque chose d'incontestable. C'est le fils aîné du roi ; cela est net, il n'y a point de dispute. La raison ne peut mieux faire, car la guerre civile est le plus grand des maux ». (320B).

La thèse est affirmée dans la première phrase, et elle est illustrée par un exemple pris dans le domaine politique.

Thèse : « Les choses du monde... hommes ». Cette thèse est aussi celle de la Pensée 414B :

**« Les hommes sont si nécessairement fous que ce serait être fou,
par un autre tour de folie, de n'être pas fou ».**

Argument : S'agissant d'un bateau ou d'un Etat, on utilise le même verbe « gouverner » (-→ kubernan), induisant par là qu'il s'agit du même type d'activité. Or on est raisonnable dans le choix du capitaine : « L'on ne choisit pas pour gouverner un bateau celui des voyageurs qui est de la meilleure maison ». cette loi serait ridicule et injuste ». La raison commanderait qu'on prenne encore plus de précaution pour le choix d'un chef d'État. Or on fait exactement l'inverse : on choisit « le premier fils d'une reine ».

Or cette loi serait donc encore plus « ridicule et injuste », mais du fait du dérèglement des hommes « les choses les plus déraisonnables deviennent les plus raisonnables ».

Pourquoi ?

La raison voudrait que l'on choisisse « le plus vertueux et le plus habile » (le plus honnête et le plus compétent). mais ce ne sont pas des qualités spontanément visibles et surtout « chacun prétend être ce plus vertueux et ce plus habile ». Conséquence un choix rationnel est impossible et pourtant il faut choisir sinon, « nous voilà incontinent aux mains ».

Il existe néanmoins une solution, comparable à la solution de la Pensée 319B :

- « Attachons donc cette qualité à quelque chose d'incontestable ».

ce qui est incontestable : « c'est le fils aîné du roi ; cela est net, il n'y a point de dispute ».

Conclusion : la loi de primogéniture, apparemment déraisonnable devient la plus raisonnable.

Une objection apparaît très vite : si cette loi permet la stabilité pendant la vacance du pouvoir, la pratique du gouvernement pourra être rapidement catastrophique, si le nouveau roi se révèle malhonnête ou incompétent.

Que répondre à cette objection ?

Il faut pour cela faire appel à la notion de « corde d'imagination ». ce sont des liens suscités par l'imagination lors même qu'ils sont tenus pour rationnels. Il y en a au moins deux (et même trois) :

- 1)

- X est le premier fils de la reine.
- X est le fils aîné du roi.
- X est destiné à devenir roi à la mort de son père.

La corde d'imagination » fait confondre succession et filiation, lien institué et lien naturel, avec pour effet de naturaliser, et par là de conférer une légitimité à une « construction » humaine.

Mais le lien supposé naturel « (le fils aîné du roi ») est lui-même construit !

Un lien institué qui pourrait donner lieu à polémique est confondu avec un lien lui aussi institué mais moins problématique, lui même confondu avec un lien naturel.

- 2)

- Gouverner un bateau, gouverner un Etat : Le concept politique repose sur une image déjà présente chez Platon, réactivée notamment par Jean Bodin dans la préface des *Six livres de la République*.

Ce que suggère Pascal, c'est qu'un Etat ne se « gouverne » pas. A utiliser le même verbe, on finit par croire qu'un Etat se gouverne comme un bateau, et que la politique est une « grande chose ». D'où la conclusion, qui répond à l'objection précédente : « Le mal à craindre d'un sot, qui succède par droit de naissance, n'est ni si grand, ni si sûr » (313B).

Cette thèse suggérée requiert un présupposé : la société existe et se maintient par le fait d'un « ordre spontané », qui est déjà là. Ce qui implique une dévaluation de l'action politique, qui n'est pas une « grande chose », mais que les hommes prennent pour une « grande chose ». Mais cela ne doit pas se dire...

Question : ce que dit Pascal de l'action politique ne pourrait-il pas se dire de l'activité philosophique ?

II La raison des effets, la double pensée.

Idée développée dans les Pensées 331B et dans les *Trois discours sur la condition des Grands*.

- « On ne s'imagine Platon et Aristote qu'avec de grandes robes de pédants. c'étaient des gens honnêtes et, comme les autres, riant avec leurs amis ; et, quand ils se sont divertis à faire leurs Lois et leur Politique, ils l'ont fait en se jouant ; c'était la partie la moins philosophe et la moins sérieuse de leur vie, la plus philosophe était de vivre simplement et tranquillement. S'ils ont écrit de politique, c'était comme pour régler un hôpital de fous ; et s'ils ont fait semblant d'en parler comme d'une grande chose, c'est qu'ils savaient que les fous à qui ils parlaient pensaient être rois et empereurs. Ils entraient dans leurs principes pour modérer leur folie au moins mal qu'il se pouvait ». (331B).

La société est « un hôpital de fous », expression qui doit se comprendre par opposition à « nef des fous ». La « nef des fous » (J. Brant) est un bateau qui dérive sans capitaine, alors que l'hôpital de fous est « réglé ». étant entendu que le règlement n'est pas le fait des « résidents ». Dans cet hôpital on trouve plusieurs sortes de folie :

- On y rencontre ceux qui attribuent au roi les qualités qui sont attachées à la fonction. Ils se trompent, ce en quoi ils sont fous, mais leur croyance a le mérite d'éviter la guerre civile. « Opinions du peuple saines ».
- On y rencontre aussi ceux qui, considérant que la vertu et l'habileté n'ont pas de rapport nécessaire avec la naissance, sont prêts à critiquer la loi française de succession (ou toute autre loi dès lors qu'elle est instituée). Ils sont fauteurs de désordre, et mettent la paix en péril. Ce sont les « demi-habiles, qui « méprisent » les premiers, et « disent que la naissance n'est pas un avantage de la personne, mais du hasard » (337B).
- Il y a aussi les « Grands » qui sont ces fous qui « pensaient être rois ou empereurs ». Qu'est-ce en effet qu'un roi, un empereur, un « gouvernant », sinon quelqu'un qui croit être roi, ou empereur ?
- Il faudrait se demander si les lecteurs que nous sommes appartenent à l'un ou l'autre de ces groupes. Probablement dans le deuxième, en espérant pour certains d'entre nous être dans le troisième, d'une manière ou d'une autre, étant entendu qu'un citoyen serait lui aussi un fou qui se croit citoyen.

On pourrait comparer la société à une « nef des fous » (J. Brant), dans laquelle certains voyageurs, notamment (mais pas seulement) ceux de « meilleure maison », se prendraient pour le capitaine et seraient prêts à se battre en créant les conditions de la guerre civile. Heureusement la société est plutôt un « hôpital de fous ».

Un hôpital de fous où on n'y fait pas n'importe quoi, rien qui soit dommageable pour la sécurité des « résidents » ; et cela grâce aux règlements, à défaut d'un « gouvernement », produits par Platon ou Aristote, et tous ceux qui, comme eux, ont « écrit de politique », sachant qu'ils ont écrit pour des fous qui se croyaient rois ou empereurs. Ce qui supposait un type d'écriture bien singulier :

- « s'ils ont fait semblant d'en parler comme d'une grande chose, c'est qu'ils savaient que les fous à qui ils parlaient pensaient être rois ou empereurs ».

Cela va se traduire par le fait qu'« ils entraient dans leurs principes pour modérer leur folie au moins mal qu'il se pouvait ».

A un fou, il ne faut parler comme s'il ne l'était pas, et lui tenir des propos « rationnels ». Il faut adopter le registre langagier qui est le sien et l'amener à une conclusion qui ne soit pas trop dommageable.

Question : qui sont les auteurs de ce règlement de l'hôpital de fous ? ce ne sont pas Platon ou Aristote, qui ont « écrit de politique »... comme pour régler un hôpital de fous ». L'auteur semble plutôt être le « on » impersonnel de la pensée 453B :

- « On a fondé et tiré de la concupiscence des règles admirables de police, de morale, de justice ; mais dans le fond, ce vilain fond de l'homme, ce *figmentum malum*, n'est que couvert, il n'est pas ôté ».

Réponse corrigée par cette autre Pensée :

- « Grandeur de l'homme dans sa concupiscence même, d'en avoir su tirer un règlement admirable, et d'en avoir fait un tableau de la charité ». (402B).

Ce qui requiert la pratique de ce que Pascal appelle la « double pensée ».

- « Raison des effets – Il faut avoir une pensée de derrière, et juger de tout par là, en parlant cependant comme le peuple » (336B).

C'est précisément ce qu'ont fait Platon ou Aristote, dont Pascal nous propose une lecture qui suppose la connaissance de cette « double pensée ». Mais, notamment du vivant de Pascal, les lecteurs sont surtout les Grands, d'où ses trois *Discours sur la condition des Grands* :

- « Pour entrer dans la véritable connaissance de votre condition, considérez-là dans cette image.

Un homme est jeté par la tempête dans une île inconnue, dont les habitants étaient en peine de trouver leur roi, qui s'était perdu ; et, ayant beaucoup de ressemblance de corps et de visage avec ce roi, il est pris pour lui, et reconnu en cette qualité par tout ce peuple. d'abord il ne savait quel parti prendre ; mais il se résolut enfin de se prêter à sa bonne fortune. Il reçut tous les respects qu'on lui voulut rendre, et il se laissa traiter de roi.

Mais, comme il ne pouvait oublier sa condition naturelle, il songeait, en même temps qu'il recevait ces respects, qu'il n'était pas ce roi que ce peuple cherchait, et que ce royaume ne lui appartenait pas. Ainsi il avait une double pensée : l'une par laquelle il agissait en roi, l'autre par laquelle il reconnaissait son état véritable, et que ce n'était que le hasard qui l'avait mis en place où il était. Il cachait cette dernière pensée, et il découvrait l'autre. C'était par la première qu'il traitait avec le peuple, et par la dernière qu'il traitait avec soi-même (Premier discours sur la condition des Grands).

Si la folie consiste ici à adhérer à son personnage, l'attitude convenable consiste à se mettre à distance de ce dernier, à ne pas se confondre avec lui, mais en comprenant que ce personnage remplit une fonction qui peut être nécessaire au maintien de la paix civile. La « sagesse » consiste alors à pratiquer cette « double pensée ».

Dans ce cas précis, le fait que ce naufragé accepte le rôle qu'on lui fait jouer permet de mettre fin à la période dangereuse de vacance du pouvoir. C'est en effet durant cette période que les Grands déclarent leurs prétentions et créent de l'instabilité. Le présupposé est que le « pouvoir » est avant tout un lieu, convoité par plusieurs, surtout aux moments de vacances du pouvoir. Ce lieu doit donc rester occupé.

Il existe une différence entre « l'île » et « l'hôpital ». Dans l'île, le naufragé est supposé pratiquer la double pensée », alors que dans l'hôpital, il y a peut-être un fou, - lorsqu'il n'y en a pas plusieurs ! -, qui se prend pour le roi ! Ce serait alors aux sujets, et surtout aux conseillers, de pratiquer la double pensée et de « modérer sa folie au moins mal qu'il se pouvait ».

En cas de vacance du pouvoir la situation est alors la suivante : il faut y mettre fin le plus vite possible, il faut donc choisir un successeur,

mais

l'on a vu qu'un choix rationnel et raisonnable est impossible bien que nécessaire. Comment résoudre ce dilemme ? « Où prendrons-nous un port dans la morale ? » (383B).

La réponse de Pascal est « la coutume », en l'occurrence ici la règle de primogéniture qui remplit les deux conditions : c'est un choix qui dispense du choix impossible dans le présent . La solution consiste à renvoyer le choix dans le passé. Il y a eu choix au moment de l'établissement de cette loi de succession, mais aujourd'hui il n'y a plus à choisir, puisque le nouveau roi est annoncé en même temps que l'annonce de la mort de l'ancien. Le roi est mort, vive le roi ! La coutume repose sur un choix effectué dans le passé.

La troisième « corde de nécessité » est celle qui produit la croyance au choix aujourd'hui (« attachons donc cette qualité à quelque chose d'incontestable ») alors que le choix véritable a déjà été fait.

- « La justice est ce qui est établi ; et ainsi toutes nos lois établies seront nécessairement tenues pour justes sans être examinées, puisqu'elles sont établies » (P. 312).

Ou encore, la Pensée 294B d'où l'on était parti :

- « La coutume fait toute l'équité, par cette seule raison qu'elle est reçue ; c'est le fondement mystique de son autorité. Qui la ramène à son principe l'anéantit ».

Une idée laissée en suspens, exprimée ici par « sans être examinées », « mystique », « qui la ramène à son principe l'anéantit » :

La paix civile repose sur une fiction (qui peut prendre des formes différentes au cours du temps).

Et c'est sur ce point que Pascal doit être distingué des « déconstructionnistes » d'aujourd'hui !

- III Opinions du peuple saines, le renversement du pour au contre

Ceux-ci, généralement, pratiquent la déconstruction pour affaiblir une pratique qu'ils estiment mauvaise. La déconstruction est ainsi mise au service d'un projet réformateur, alors que Pascal, tout en révélant le « fondement mystique » de l'autorité, en affirme la raison d'être. La raison d'une coutume, d'une loi, n'est pas celle qu'on croit, mais il y a cependant une raison à la croyance à cette fiction.

- «... Il serait donc bon qu'on obéît aux lois et aux coutumes, parce qu'elles sont lois ; qu'il (l'homme) sût qu'il n'y en a aucune vraie et juste à introduire, que nous n'y connaissons rien, et qu'ainsi il faut seulement suivre les reçues : par ce moyen, on ne les quitterait jamais. Mais le peuple n'est pas susceptible de cette doctrine ; et ainsi, comme il croit que la vérité se peut trouver, et qu'elle est dans les lois et coutumes, il les croit, et prend leur antiquité comme une preuve de leur vérité (et non de la seule autorité sans vérité). Ainsi il y obéit ; mais il est sujet à se révolter dès qu'on lui montre qu'elles ne valent rien ; ce qui se peut faire voir de toutes, en les regardant d'un certain côté » (325B). (cf. « Autoritas, non veritas, facit legem », Hobbes).

Les « déconstructionnistes » correspondraient aux demi-habiles ».

- « Raison des effets – Gradation. Le peuple honore les personnes de grande naissance. Les demi-habiles les méprisent, disent que la naissance n'est pas un avantage de la personne, mais du hasard. Les habiles les honorent, non par la pensée du peuple, mais par la pensée de derrière. Les dévots qui ont plus de zèle que de science les méprisent, malgré cette considération qui les fait honorer par les habiles, parce qu'ils en jugent par une nouvelle lumière que la piété leur donne. Mais les chrétiens parfaits les honorent par une autre lumière supérieure. Ainsi se vont les opinions succédant du pour au contre, selon qu'on a de lumière. (337).

- Raison des effets – Renversement continu du pour au contre. Nous avons montré que l'homme est vain, par l'estime qu'il fait des choses qui ne sont point essentielles ; et toutes ces opinions sont détruites. Nous avons montré ensuite que toutes ces opinions sont très saines, et qu'ainsi toutes ces vanités étant très bien fondées, le peuple n'est pas si vain qu'on dit ; et ainsi nous avons détruit l'opinion qui détruisait celle du peuple. Mais il faut détruire maintenant cette dernière proposition, et montrer qu'il demeure toujours vrai que le peuple est vain, quoique ses opinions soient saines ; parce qu'il n'en sent pas la vérité où elle est, et que, la mettant où elle n'est pas, ses opinions sont toujours très fausses et très mal saines ». (328B).

Il faut, lorsqu'il s'agit de juger d'une pratique, d'une conduite, qui se justifie par un argument, distinguer la raison avancée par l'agent et la raison véritable qui échappe le plus souvent à ce dernier. Ce n'est donc pas parce que la raison avancée est fausse que la conduite est critiquable.

Ce que montre Pascal dans cette pensée, où l'on voit que « le peuple », « les habiles », « les chrétiens parfaits » honorent « les personnes de grande naissance », mais ils le font pour des raisons différentes. Il en est de même des demi-habiles » et des « dévots ».

Tout se passe donc comme si Pascal « déconstruisait » les « déconstructionnistes » ! (« détruire » dans 328B).
- « Qui ne voudrait suivre que la raison serait fou au jugement du commun des hommes. Il faut juger au jugement de la plus grande partie du monde ». (82B).

Phrase qui peut s'accompagner de deux conduites opposées, une fois qu'on pratique la « double pensée » ! Il faut donc attribuer deux sens à « jugement ». Le premier sens est celui qui nous permet de fixer la conduite à « suivre », le second est celui qui nous permet de pratiquer la « double pensée ».

- Questions :

-1) Ce que dit Pascal de la politique pourrait-il se dire de la philosophie, à savoir qu'elle n'est pas « une grande chose » ? Peut-être qu'un philosophe est un fou qui se croit philosophe... Peut-être que « le peuple » est ceux qui prêtent aux philosophes les qualités qui les font reconnaître comme tels...

-2) Peut-on dire de Pascal ce que Rousseau et Merleau-Ponty disent de Machiavel ?

- En feignant de donner des leçons aux Rois, il en a donné de grandes au peuple. Le Prince est le livre des républicains » (Rousseau, *Contrat Social*, III, 6).

- « Il y a une manière de désavouer Machiavel qui est machiavélique, c'est la pieuse ruse de ceux qui dirigent leurs yeux et les nôtres vers le ciel des principes pour les détourner de ce qu'ils font. Et il y a une manière de

louer Machiavel qui est tout le contraire du machiavélisme puisqu'elle honore dans son œuvre une contribution à la clarté politique » (Merleau-Ponty, *Note sur Machiavel*).

Conclusion

Pascal développe une thèse selon laquelle il n'est pas nécessaire, pour concevoir la possibilité d'une société, de poser comme condition la présence en l'homme d'un sens de l'intérêt général, sauf à faire de cette présupposition une croyance utile.

La lecture de quelques Pensées nous aideront à comprendre ce qu'entend Pascal par « double pensée », en quoi il est proche de La Rochefoucauld, et de ceux qu'on appelle « les moralistes », voués à la critique de l'hypocrisie sociale, sans toutefois se confondre avec eux. Comparons avec La Rochefoucauld :

- La Rochefoucauld :

- « Nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui » (19).
- Lorsque les grands hommes se laissent abattre par la longueur de leurs infortunes, ils font voir qu'ils ne les soutenaient que par la force de leur ambition, et non par celles de leur âme, et qu'à une grande vanité près les héros sont faits comme les autres hommes » (24).- → cf. la « dévaluation du héros » (P. Bénichou).
- « L'intérêt parle toute sorte de langues, et joue toutes sortes de personnages, même celui de désintéressé » (39).
- « Le mépris des richesses était dans les philosophes un désir caché de venger leur mérite de l'injustice de la fortune par le mépris des mêmes biens dont elle les privait ; c'était un secret pour se garantir de l'avisement de la pauvreté ; c'était un chemin détourné pour aller à la considération qu'ils ne pouvaient avoir par les richesses » (54).
- « Les hommes ne vivraient pas longtemps en société s'ils n'étaient dupes les uns des autres » (87).
- « L'esprit est toujours la dupe du cœur » (102).
- « Le refus des louanges est un désir d'être loué deux fois » (149).
- « Les vertus se perdent dans l'intérêt comme les fleuves dans la mer » (171).
- « Ce qui nous empêche souvent de nous abandonner à un seul vice est que nous en avons plusieurs » (195).
- « C'est une grande folie de vouloir être sage tout seul » (231).
- « L'humilité n'est souvent qu'une feinte soumission, dont on se sert pour soumettre les autres ; c'est un artifice de l'orgueil qui s'abaisse pour s'élever ; et bien qu'il se transforme en mille manières, il n'est jamais mieux déguisé et plus capable de tromper que lorsqu'il se cache sous la figure de l'humilité » (254).
- « Il y a des méchants qui seraient moins dangereux s'ils n'avaient aucune bonté » (284).
- « Nous aurions souvent honte de nos plus belles actions si le monde voyait tous les motifs qui les produisent » (409).
- « Dans l'amitié comme dans l'amour on est souvent plus heureux par les choses qu'on ignore que par celles que l'on sait » (441).
- « Il y a des gens si remplis d'eux-mêmes que, lorsqu'ils sont amoureux, ils trouvent moyen d'être occupés de leur passion sans l'être de la personne qu'ils aiment » (500).

La Rochefoucauld va dans les coulisses du théâtre du monde où celui-ci joue sa comédie et montre ainsi comment les passions et les intérêts humains (vanité, égoïsme...) se présentent comme des vertus.

- Pascal :

- « Les discours d'humilité sont matière d'orgueil aux gens glorieux, et d'humilité aux humbles. Ainsi ceux ceux du pyrrhonisme sont matière d'affirmation aux affirmatifs ; peu parlent d'humilité humblement ; peu, de la chasteté chastement ; peu, du pyrrhonisme en doutant. Nous ne sommes que mensonge, duplicité, contrariété, et nous cachons et nous déguisons à nous-mêmes ». (337B).
- « Les belles actions cachées sont les plus estimables. Quand j'en vois quelques-unes dans l'histoire, elles me plaisent fort. Mais enfin elles n'ont pas été tout à fait cachées, puisqu'elles ont été vues ; et quoiqu'on ait fait ce qu'on a pu pour les cacher, ce peu par où elles ont paru gâte tout ; car c'est là le plus beau, de les avoir voulu cacher ». (159B).
- « Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous et en notre propre être : nous voulons vivre - dans l'idée des autres d'une vie imaginaire, et nous nous efforçons pour cela de paraître. Nous travaillons incessamment à embellir et conserver notre être imaginaire et négligeons le véritable. Et si nous avons ou la

tranquillité, ou la générosité, ou la fidélité, nous nous empressons de le faire savoir, afin d'attacher ces vertus-là à notre autre être, et les détacherions plutôt de nous pour les joindre à l'autre ; nous serions de bon coeur poltrons pour acquérir la réputation d'être vaillants.. » (147B).

- « Nous sommes si présomptueux, que nous voudrions être connus de toute la terre, et même des gens qui viendront quand nous ne serons plus ; et nous sommes si vains, que l'estime de cinq ou six personnes qui nous environnent nous amuse et nous contente ». (148).

- « La vanité est si ancrée dans le coeur de l'homme, qu'un goujat, un cuisinier, un crocheteur se vante et peut avoir ses admirateurs ; et les philosophes mêmes en veulent ; et ceux qui écrivent contre veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit ; et ceux qui le lisent veulent avoir la gloire de l'avoir lu ; et moi qui écris ceci, ai peut-être cette envie ; et peut-être que ceux qui le liront... » (150B).

- Qu'est-ce que le *moi* ? Un homme qui se met à la fenêtre pour voir les passants, si je passe par là, puis-je dire qu'il s'est mis là pour me voir ? Non ; car il ne pense pas à moi en particulier ; mais celui qui aime quelqu'un à cause de sa beauté, l'aime-t-il ? Non : car la petite vérole, qui tuera la beauté sans détruire la personne, fera qu'il ne l'aimera plus.

Et si on m'aime pour mon jugement, pour ma mémoire, m'aime-t-on *moi* ? Non, car je puis perdre ces qualités sans me perdre moi-même. Où est donc ce *moi* ? s'il n'est ni dans le corps, ni dans l'âme ? Et comment aimer le corps ou l'âme, sinon pour ces qualités, qui ne sont point ce qui fait le moi, puisqu'elles sont périssables ? Car aimerait-on la substance de l'âme d'une personne, abstraitement, et quelques qualités qui y fussent ? Cela ne se peut, et serait injuste. On n'aime donc jamais personne, mais seulement des qualités.

Qu'on ne se moque donc plus de ceux qui se font honorer pour des charges et des offices, car on n'aime personne que pour des qualités empruntées. (323B).

- « Que le coeur de l'homme est creux et plein d'ordure ». (143B).

- La plus grande bassesse de l'homme est la recherche de la gloire, mais c'est cela même qui est la plus grande marque de son excellence ; car, quelque possession qu'il ait sur terre, quelque santé et commodité essentielle qu'il ait, il n'est pas satisfait, s'il n'est dans l'estime des hommes.... Et ceux qui méprisent le plus les hommes, et les égalent aux bêtes, encore veulent-ils en être admirés et crus, et se contredisent à eux-mêmes par leur propre sentiment. (404B).

- « Je ne souffrirai point qu'il se repose en l'un, ni en l'autre, afin qu'étant sans assiette et sans repos... (419B).

- S'il se vante, je l'abaisse ; s'il s'abaisse, je le vante ; et le contredis toujours, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible. (420B).

- « Tous les hommes se haïssent naturellement l'un l'autre. On s'est servi comme on a pu de la concupiscence pour la faire servir au bien public ; mais ce n'est que feindre, et une fausse image de la charité ; car au fond ce n'est que haine ». (451B).

- « Je mets en fait que si tous les hommes savaient ce qu'ils disent les uns des autres, il n'y aurait pas quatre amis dans le monde. Cela paraît par les querelles que causent les rapports indiscrets qu'on en fait quelquefois » (101B).

- On a fondé et tiré de la concupiscence des règles admirables de police, de morale, de justice ; mais dans le fond, ce vilain fond de l'homme, ce *figmentum malum*, n'est que couvert : il n'est pas ôté. (453B).

pascal se livre aussi à ce travail de démystification, mais il ne limite pas à cette dénonciation. Il montre aussi que cette comédie a une certaine légitimité. c'est la « sagesse de la terre » pour laquelle « la raison ne peut mieux faire ».

- « Ceux qui sont dans le dérèglement disent à ceux qui sont dans l'ordre que ce sont eux qui s'éloignent de la nature, et ils croient la suivre : comme ceux qui sont dans un vaisseau croient que ceux qui sont au bord fuient. Le langage est pareil de tous côtés. Il faut avoir un point fixe pour en juger. Le port juge ceux qui sont dans un vaisseau ; mais où prendrons-nous un port dans la morale ? » (383B).

La réponse est dans la Pensée 294B.

La coutume fait toute l'équité, par cela seule qu'elle est reçue ; c'est le fondement mystique de son autorité. Qui la ramène à son principe l'anéantit » (P 294B).

La coutume est **reçue** parce qu'elle **est** reçue.

On peut pour conclure conseiller la lecture de « *Les grenouilles qui demandent un roi* » de Jean de La Fontaine.

